

UNE PRÉVENTION.

I.

LA LETTRE.



« **T**IENS ! lis, Arabelle, dit Stéphanie à sa cousine, et juge de ma position. »

La jeune fille, prit la lettre, et lut ce qui suit :

Paris, le 10 février 1834.

« Ma chère enfant,

« Tu n'ignores pas les motifs qui m'ont obligé, après la mort de ta pauvre mère, de t'éloigner de moi ; retenu dans mes ateliers, dans mes bureaux, à la Bourse, continuellement absent de chez moi, je ne pouvais te garder dans une maison où tu n'aurais eu que la protection toujours insuffisante d'une gouvernante, et, accablé de chagrin, je me vis forcé, par d'impérieux motifs de convenance, de me priver de toi, la seule consolation qui me restât. Plus que jamais, je sens le besoin du repos domestique, le besoin d'un intérieur où je puisse me délasser des ennuis du dehors, et, après mûres réflexions, j'ai résolu de me remarier et de donner, à moi, une compagne pour mes vieux jours, à toi, ma fille, une mère et une protectrice. Mademoiselle Camille Descamps réunit toutes les qualités que notre bonheur exige, et elle a consenti à devenir ma femme ; elle sera ta sœur par le rapprochement de l'âge, et ta mère et ton conseil par la maturité de sa raison. Elle est une des meilleures élèves de la maison des *Oiseaux* ; elle y a puisé des goûts modestes qui s'accordent avec mon caractère et ma position ; assez de talents pour charmer mon intérieur ; et assez de sagesse et de piété pour que je lui confie sans crainte un nom qui n'est pas sans honneur. J'entre dans ces détails, ma chère Stéphanie, afin que tu connaisses ta future maman, et que tu disposes ton cœur à l'aimer ; mais crois bien, mon enfant, que, malgré le bonheur que me promet cette nouvelle union, je n'oublierai jamais ta digne et sainte mère, et que rien ne pourra envahir ta place dans mon affection. Je compte au nombre de mes plus douces jouissances celle de te garder à l'avenir auprès de moi. Tu partiras pour Paris le douze. J'écris à ma belle-sœur par le même courrier. Adieu, ma chère fille ; je t'embrasse et te bénis.

« Ton père affectionné,

« PHILIPPE VERNON. »

A cette lecture succéda un long conciliabule ; les deux jeunes filles babillaient, chuchotaient d'un air mystérieux et affairé ; Arabelle disait du ton d'une profonde pitié : « Une marâtre, ma chère ! Tu étais une riche héritière, tu ne seras plus désormais que la pauvre sœur aînée d'une multitude de petits tard-venus....

-- Et mon père ne m'aimera plus !

— Ah ! dame ! je te conseille d'être bien soumise et bien empressée envers ta belle-mère, afin de ne pas perdre tout à fait l'amitié de mon oncle.

— Mais c'est que je ne l'aime pas, ma belle-mère, elle m'est antipathique !

— Si tu ne l'aimes pas, va, elle te le rendra bien ! »

Ce fut dans ces excellentes dispositions que Stéphanie Vernon partit pour Paris ; elle fut reçue par son père avec une vive tendresse, et après quelques heures données au repos, il la conduisit chez mademoiselle Descamps, qui habitait avec sa mère un modeste appartement de la rue de la Michodière. Camille Descamps, destinée à devenir la femme d'un homme qui aurait pu être son père, avait toutes les qualités que nécessitait un aussi sérieux avenir. Son âme était simple, pieuse ; son caractère doux, égal, raisonnable ; son esprit cultivé et propre à l'étude ; ses goûts calmes, graves, et sa figure brune et pâle n'avait d'autres charmes qu'une remarquable expression de fermeté, de douceur et de loyauté. Elle embrassa Stéphanie avec une vive émotion, dont elle essayait en vain de cacher les marques, et lui témoigna une affection aimable et franche que la maussade sécheresse de la jeune fille ne rebuta point. Au moment de s'en séparer, retenant dans ses mains la main de Stéphanie, elle lui dit tout bas :

« Friez bien le bon Dieu pour moi, afin que je rende votre père heureux ! »

Stéphanie retira sa main et murmura un : « Bonsoir, mademoiselle, » qui tomba comme du plomb sur le cœur de la pauvre Camille.

Le mariage eut lieu le surlendemain ; le soir, accompagnée d'Arabelle, qui l'avait suivie à Paris, Stéphanie, malgré une journée d'animation et de plaisir, rentra triste et boudeuse dans sa chambre, et trouva sur sa toilette une boîte, renfermant une charmante petite montre, avec sa chaîne émaillée de vert. Un billet accompagnait ce présent ; il portait ces mots : *A notre fille bien-aimée. Philippe Vernon et Camille Vernon.*

« Oh ! la jolie montre ! s'écria Stéphanie en écoutant le tic-tac harmonieux du frêle bijou.

— Oui, répondit Arabelle ; mais as-tu vu, as-tu remarqué la corbeille de ta belle-mère ? C'est vraiment royal !

— Elle ne paraît pas s'en soucier beaucoup, si ce n'est pour remercier mon père.

— Oui, elle prétend au rôle de femme raisonnable. Quels beaux bracelets elle avait ce soir ! Et sa toilette de demain, l'as-tu vue ?

Stéphanie ne répondit rien, elle remit la montre dans l'écrin, congédia sa cousine et se coucha sans prier Dieu.

II.

INTÉRIEUR DE FAMILLE.

Quelques jours après, M. Vernon, assis au déjeuner entre sa femme et sa fille, dit en s'adressant à la première :